

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE
DE

CAUX

Paraît tous les 15 jours

Rédaction, Administration : 1824 Caux

Tél. (021) 61 42 41. Chèques postaux 10-25 366

Fr. 0.60

7 mars 1969

4^e année

N° 5

**Donner
une
armature
aux
nations**

*Inde: nouvelle
inauguration
à Panchgani*

*Chypre:
le commandant
des forces
des Nations Unies
nous dit*

*Echanges
franco-suisses
sur la formation
professionnelle*



Nos enfants et nous

par Dorothy John

M^{lle} John est dans l'enseignement depuis trente-neuf ans. Elle a été sept ans directrice d'une école préparatoire de garçons en Angleterre, puis elle a dirigé pendant treize années une école privée pour enfants de quatre à dix ans.

Un de mes petits élèves, un garçon de six ans, m'a dit une fois : « Je suis si content que mon papa soit marié avec ma maman, parce qu'ils sont deux des personnes que j'aime le mieux. » Voilà un grand hommage rendu à des parents et je souhaiterais que tous les jeunes aient cette attitude !

Après dix années passées à l'étranger, je viens de rentrer en Angleterre. J'avais beaucoup entendu parler de la nouvelle vague londonienne. J'ai bien vu en arrivant qu'on avait raccourci les jupes, mais ce qui m'a frappée davantage, c'est que les parents et les enseignants avaient raccourci leurs critères et diminué leur autorité pour essayer de se conformer aux exigences d'une génération qui veut faire ce qui lui plaît. Mais cette confusion, ces compromis chez les adultes désorientent et déçoivent les jeunes. Dans son récent livre *De l'Iniquité*, M^{lle} Pamela Johnson écrit : « De nombreuses personnes d'âge mûr approuvent automatiquement la plupart des exigences de la jeunesse, si ridicules ou pernicieuses soient-elles, parce qu'elles croient rester jeunes en s'identifiant à des adolescents ! »

Il y a aujourd'hui des éducateurs et des parents qui pensent devoir se mettre au niveau de la jeunesse et, pour ce faire, modifient leur propre code de valeurs. Le directeur d'une de nos grandes écoles de garçons disait à une de ses maîtresses qui parlait de réintroduire la discipline là où elle s'était relâchée : « Il va falloir que vous appreniez à vous mettre au niveau des jeunes de notre époque en pleine transformation. »

Or, il existe certaines règles d'or, certaines valeurs éternelles, que nous devons faire nôtres et transmettre à nos enfants, si nous voulons qu'ils aient une certaine stabilité et qu'ils sachent plus tard prendre leurs décisions.

Education: on ne commence jamais trop tôt

Si nous n'avons ni autorité, ni règles, ni discipline avec nos enfants quand ils ont trois, quatre ou cinq ans, nous n'en aurons pas non plus quand ils atteindront quinze ou seize ans. Ainsi beaucoup de parents gâtent leurs enfants quand ils sont petits, leur donnent ce qu'ils veulent, ne savent pas leur dire *non*, parce qu'ils les utilisent pour leur propre satisfaction. Quand le fruit de cette façon de faire commence à se montrer dans leurs caractères rebelles ou renfermés, les parents tentent d'imposer une certaine dose d'autorité, mais il est trop tard. Les enfants n'ayant jamais connu d'autorité ne comprennent pas et se révoltent plus encore. Les parents se sentent blessés, finissent par hausser les épaules et abdiquent com-

plètement ; ils se mettent à critiquer et condamner toute la jeunesse moderne.

Comme j'ai eu à m'occuper avant tout d'enfants de trois à dix ans, j'aimerais plus spécialement vous parler de ceux de cet âge. On ne peut jamais entreprendre trop tôt la tâche de former un enfant. Dans une famille où j'ai passé récemment une semaine, j'ai été très frappée par la conduite d'un bébé de dix mois. Qu'il fût seul ou dans une pièce pleine de monde, il ne réclamait jamais d'attention. Et pourtant, si quelqu'un venait à lui, il était aussitôt prêt à sourire. Par la suite, en écrivant à sa mère, j'ai rappelé ces qualités et lui ai demandé comment elle s'y prenait avec lui. Elle a répondu : « Tout ce que je peux dire, c'est que lorsqu'il est né nous nous sommes rendu compte qu'il allait être le centre de toutes sortes d'attentions, indépendamment même de notre volonté. Nous nous sommes donc promis qu'il n'y aurait aucun jour spécial dans sa vie de bébé. Je veux dire par là que l'heure de son coucher ne varierait jamais, même si c'était Noël ou un jour d'anniversaire, même si son père devait arriver une demi-heure plus tard après des semaines d'absence. Sa journée se déroulerait selon une routine bien établie, sans exception, sauf en cas de maladie ou de voyage. Ai-je tort de penser que des parents qui n'observent pas cette règle d'or ont des enfants qui veulent toujours encore un bonbon, encore cinq minutes, encore un jeu, encore un moment avant de se coucher ? Je crois que c'est par là que cela commence même si le bébé est âgé d'une heure ! »

Fixer des points sur lesquels on ne transige pas

De jeunes parents canadiens, chez lesquels j'ai fait un séjour, ont réfléchi à la naissance de leur premier enfant à ce qu'ils voulaient lui donner comme formation, comme soins et comme but pour sa vie. Ils prirent ensemble, sur certains points de son éducation, des décisions auxquelles ils resteraient fidèles l'un et l'autre. Par exemple, ils avaient décidé de ne pas le sortir de son berceau s'il pleurait, de ne pas lui éviter les difficultés mais de l'aider à y faire face ; pas de pleurnicheries ; pas de télévision dans ses premières années ; par contre, on lui inculquerait l'amour des livres dès ses premiers mois.

C'était une fillette. Si elle pleurnichait ou faisait une scène à table ou au salon, elle était immédiatement emmenée dans sa chambre. Cela lui a appris à devenir réaliste en face de la vie et à comprendre que si l'on désobéit aux lois, on en subit les conséquences.

(suite en avant-dernière page)



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne genève neuchâtel fribourg chaux-de-fonds bâle

C'est à l'Asie de faire quelque chose pour le monde

par Rajmohan Gandhi

DANS le monde, deux hommes sur trois sont Asiatiques.

La vaste population de l'Asie est affamée. Souvent, elle veut du riz et du pain, mais elle réclame surtout que cesse la cruauté des hommes entre eux.

Il est difficile, sinon impossible, de trouver en Asie deux pays voisins qui entretiennent des relations d'amitié. Depuis des siècles, les sages d'Asie prêchent la non-violence mais le sol de ce continent est constamment imprégné de sang.

La nature nous a bénis en nous accordant des champs fertiles, les rayons chauds du soleil et des richesses souterraines, et pourtant nos peuples ne jouissent pas d'un niveau de vie décent.

La vérité a toujours été l'idéal de l'Asie et cependant l'honnêteté est rare dans les affaires, les déclarations fiscales, les examens scolaires, la vie familiale.

De tout temps, l'Europe a été fascinée par l'Asie. Si elle s'est souvent approprié nos richesses, elle a aussi essayé d'améliorer notre sort.

Mais que fera l'Asie pour l'Europe ? Que peut faire l'Asie pour l'Afrique, pour les Amériques ? Ce continent d'ancienne sagesse semble à court de solutions pour faire face à ses problèmes actuels.

Mais il existe un chemin. Il existe une révolution qui touche la racine du problème, la nature

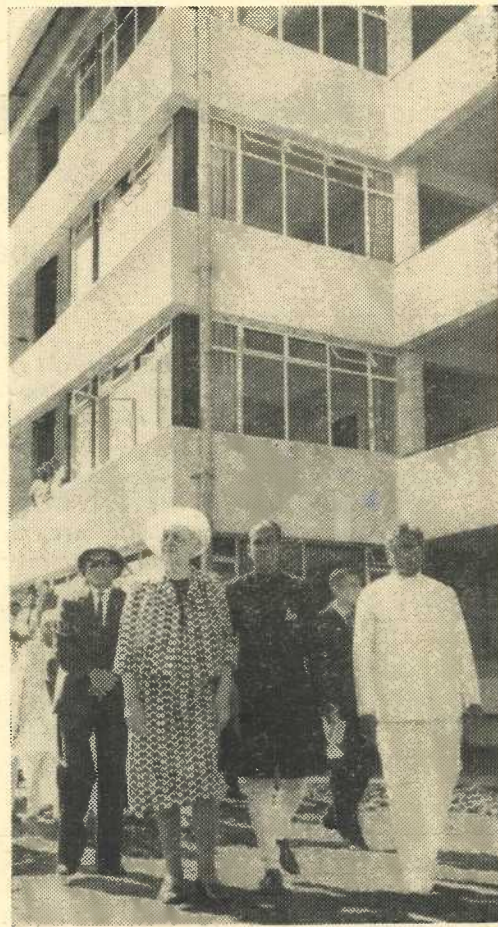
humaine, et qui y porte remède. C'est la révolution du Réarmement moral.

Par cette révolution, on pourra mettre fin à la misère et à l'exploitation. Chacun se réjouira des progrès de ses voisins. Tous les besoins du corps, du cerveau et de l'esprit seront satisfaits, à mesure que la haine, la peur, l'envie seront remplacés par l'amour, la foi et le désintéressement.

Dans les collines du Maharashtra, à 1300 mètres d'altitude, le centre de Panchgani, Plateau d'Asie, a été créé pour contribuer à cette tâche urgente et historique. Panchgani est en Inde, mais il appartient à l'Asie et au monde.

Extrait de la brochure illustrée sur le centre de Panchgani Beacon of Hope (Lumière d'espoir).

Le deuxième bâtiment résidentiel du centre du Réarmement moral à Panchgani a été inauguré le 15 février dernier. C'est M^{me} Charlotte van Beuningen, de Hollande, (au centre) qui a coupé le ruban en présence de délégués de vingt pays. Agée de 88 ans, M^{me} van Beuningen effectue son cinquième voyage en Inde.



Une délégation composée de représentants des diverses tribus de l'Etat d'Assam, au nord-est de l'Inde, participe à la conférence qui se tient ces jours-ci à Panchgani, près de Bombay. M. Hoover Hynniweta (au centre sur la photo du haut), qui a été député des territoires des montagnes de l'Assam au Parlement indien, y a affirmé : « C'est ici, à Panchgani, que j'ai compris que pour résoudre les problèmes de notre région, il faut que les gens changent d'attitude ; et cela doit commencer par moi ! »

Avant de venir à Panchgani, les membres de la délégation avaient participé à une autre conférence tenue dans la capitale de leur Etat, Chhillong. Elle avait lieu sous le thème « De nouveaux objectifs pour le Nord-Est ». Ceux-ci ont été résumés en ces termes par M. Hoover Hynniweta à Panchgani : « Notre devoir est d'aider l'Inde à résoudre ses nombreux problèmes sociaux, économiques et linguistiques, dans un esprit d'amour et de désintéressement. Ensuite, à son tour, l'Inde pourra aider l'Asie. » Ceci est d'autant plus significatif qu'en Assam, la population avait jusqu'ici le sentiment d'avoir été délaissée par le reste du pays. Ceci a encouragé des tendances séparatistes dans ces régions, qui se sont souvent manifestées par la rébellion armée.

Sur la photo du bas : des représentants des tribus Khasi, Mizo et Assamaise à Panchgani.

Formation professionnelle et formation du caractère

par Paul Frischknecht et Jean Carrard

Deux Suisses, MM. Paul Frischknecht et Jean Carrard, ayant tous deux des responsabilités dans le domaine de la formation professionnelle et dans celui, parallèle, de la formation du caractère, ont été invités à présenter des exposés à l'ADEPTE à Paris (Association pour l'enseignement professionnel et technique des entreprises).

M. Frischknecht est ouvrier à la Société Genevoise des Instruments de Physique où il travaille depuis vingt-cinq ans. Il assume des responsabilités au sein de la Commission ouvrière, dont il est le vice-président, et il siège à la Commission d'apprentissage de la métallurgie du canton de Ge-

nève aux côtés des délégués du patronat et de l'Etat. Il assume la présidence de cette commission lorsqu'elle revient, tous les deux ans, aux délégués ouvriers.

M. Carrard a été chef d'apprentissage dans une usine de machines textiles et entretient maintenant, dans le cadre du programme de formation du Réarmement moral, des contacts avec les milieux industriels et syndicalistes de nombreux pays.

Au cours de leur séjour à Paris, ils ont eu l'occasion d'avoir plusieurs contacts « à la base » avec des délégués syndicaux de toutes les fédérations, où furent abordés en toute franchise les problèmes que pose le « rendez-vous de mars » entre les orga-

nisations professionnelles et le gouvernement français.

« Contestation sur tous les plans, nous ont-ils dit, telle est l'impression dominante que l'on retire de la situation actuelle. Pourtant, chacun de nos interlocuteurs était à la recherche d'un fil conducteur qui permette de déboucher sur des éléments constructifs. Nous avons pu, grâce à notre expérience de tout ce que le Réarmement moral donne à l'homme ordinaire, leur donner l'espoir que l'on peut poser les fondements d'une société plus juste et plus saine, bâtie par des citoyens responsables. »

Voici des extraits de leurs exposés.

Après avoir décrit les aspects « techniques » de la formation professionnelle en Suisse, assurée conjointement par les patrons et les ouvriers, l'Etat n'entrant en jeu que pour des questions administratives, M. Frischknecht s'est attaché à souligner les grandes lignes, qui selon lui, doivent orienter la formation professionnelle à l'avenir.

Nous avons en Suisse une forte proportion d'ouvriers étrangers, remarqua le syndicaliste genevois. La plupart d'entre eux sont venus sans formation particulière et ont, néanmoins, obtenu des salaires décentes. Ce fait a fortement contribué à dévaloriser la formation professionnelle aux yeux des jeunes, en plus de la contestation qui ne nous a pas épargnés. Il faut nous rendre compte que le fait de n'avoir plus grand-chose à contester est aujourd'hui une raison de contester !

Pour augmenter l'attrait de la formation professionnelle, nous étudions en ce moment diverses possibilités :

1) Une formation combinée entreprises-écoles, avec des stages alternés, de telle sorte que ceux qui passent par l'apprentissage dans une entreprise ressentent moins brusquement la coupure de l'école. Etre subitement plongé, à 15 ans, dans de grandes entreprises où l'on travaille deux heures de plus chaque jour qu'à l'école, avec des vacances réduites d'un tiers ou d'un quart de ce qu'elles étaient, n'a plus de quoi provoquer l'enthousiasme.

2) Une formation « cyclée » (le bon terme est encore à trouver), c'est-à-dire échange d'apprentis par stages de quatre à six mois entre entreprises similaires, dans le but d'as-

souplir la rigidité du processus actuel. Ceci pourrait constituer le début naturel du « recyclage » et de la formation continue. On reconnaît maintenant, en effet, que l'ouvrier sera appelé à s'adapter à trois ou quatre métiers différents au cours de sa carrière. L'idée qu'une école d'apprentissage était le seul réservoir normal de main-d'œuvre a dû être abandonnée par le patronat. La fuite vers d'autres secteurs, ou le désir de voir autre chose, font que, dans notre usine par exemple, sur quatre-vingt-huit apprentis formés, deux seulement restent au bout de cinq ans. Pourquoi ne pas satisfaire le désir de mobilité pendant les années de formation déjà ?

3) Enfin, ce qui pourrait admirablement couronner le tout, serait de donner à nos jeunes l'envie et la possibilité de consacrer une année ou deux au service d'un pays du tiers monde d'une façon désintéressée. Un objectif comme celui-là serait l'occasion d'une essentielle prise de conscience ; il marquerait un bon pas vers la formation du caractère de ceux qui prendront notre relève. Mais il est certain que de telles solutions ne doivent pas seulement rester de bons conseils ; ceux qui actuellement veulent se consacrer aux jeunes doivent être prêts à montrer l'exemple. C'est dans ce sens que je veux personnellement utiliser mes congés.

Proposer des objectifs à l'échelle du monde

Nous souffrons en Suisse de beaucoup de conservatisme et d'immobilisme. Peut-être ne sommes-nous pas les seuls. Aux slogans des jeunes sociologues de gauche, pour qui toute formation professionnelle dans une économie capitaliste est faussée, puisqu'elle ne se fait que dans le but du rendement et du profit, nous devons répondre en repensant complètement la place de l'homme dans la société,

sa responsabilité personnelle vis-à-vis des masses du tiers monde qui n'ont pas assez à consommer et rien à produire, alors que, chez nous, tout est axé sur la consommation dans l'abondance. N'est-ce pas là un immense champ d'activité et de réflexions pour les jeunes d'Occident ? La preuve a été faite que ni la course au profit, ni la poursuite d'un salaire supérieur ne suffisent pour apporter le bonheur ou la paix au monde.

S'il y a des contestataires chez nous, ils sont la conséquence de notre conformisme, de notre égoïsme, de notre adoration du bien-être. Nous n'ignorons pas ce qui devrait être fait, mais nous refusons de le faire, car cela nous coûterait quelque chose. Des délégués tchèques à une conférence du BIT à Genève me disaient que « ceux qui guériront l'égoïsme et la division dans le monde auront la vraie solution que chacun recherche ». C'est pourquoi il nous faut nous lancer résolument dans la lutte pour apporter au monde un remède efficace. Ce faisant, nous pourrions former des caractères, et des caractères bien trempés.

■ « Le Réarmement moral, foi dans l'amélioration des rapports humains », titrait récemment le grand quotidien de Metz *Le Républicain lorrain*, en rendant compte d'un dîner-débat organisé sur le thème : « Le rôle de l'homme ordinaire dans les affaires des nations ».

Après avoir résumé les interventions de M. Maurice Nosley, de Nantes, de M. Frank Abbot, syndicaliste à l'aéroport de Londres, et de M. Léopold von Buch, ingénieur des mines à Essen, qui firent état de diverses réalisations obtenues dans l'industrie lorsque des hommes « de la base » appliquent le Réarmement moral, le journaliste conclut en soulignant que « ces hommes mènent leur combat en pleine pâte humaine et parlent le langage des faits ».

garage de bergère



vevey

Téléphone 51 02 55

« Nous ne pouvons plus simplement dicter des connaissances »

QUAND, en 1922, le regretté Alfred Carrard, père du conférencier, alors ingénieur chez Brown Boveri, prit conscience que les problèmes humains étaient aussi difficiles à résoudre que les problèmes techniques, et proposa à la direction de son entreprise de s'occuper de ces questions, on lui répondit : « Pour ces trucs-là, nous n'avons pas de temps ni d'argent. »

Il donna alors son congé, abandonnant une carrière assurée, pour suivre une conviction profonde née du contact journalier avec les hommes. Avec deux amis il ouvrit l'Institut de psychologie appliquée de Zurich dont les premières tâches furent de mettre sur pied l'orientation et la formation professionnelles dans l'industrie. Bientôt Carrard vit la nécessité de se pencher sur la formation des cadres moyens et supérieurs.

« Mon père était convaincu que l'homme devait pouvoir, dans le cadre de son travail, trouver un plein épanouissement de sa personnalité, dit Jean Carrard ; qu'il était appelé à développer son caractère et ses qualités morales en apprenant à résoudre les problèmes et les difficultés que l'on rencontre quotidiennement... Lors de notre dernier entretien, il me fit part de son inquiétude de voir certaines personnes et certaines entreprises utiliser ses méthodes de travail et de formation, non pas dans le but de créer des conditions de travail optimum et de permettre aux hommes de mieux trouver leur destinée, mais simplement pour avoir moins de difficultés avec leur personnel. »

« Le métier d'homme »

Jean Carrard, de son côté, eut la responsabilité de créer, puis de diriger le Centre d'apprentissage des mécaniciens de précision aux usines Dubied, dans le canton de Neuchâtel. Cette expérience lui apprit comment s'y prendre pour préparer les jeunes à leur « métier d'homme ».

Deux éléments sont primordiaux, selon lui :

1) apprendre aux jeunes à réfléchir, avec tout ce que cela comporte d'observation, de comparaison, de logique, de sens critique, pour en arriver à une appréciation personnelle et finalement à la meilleure décision ;
2) leur apprendre à vivre avec d'autres, à travailler en équipe, à devenir des hommes libérés de l'égoïsme, ayant un sens de responsabilités et de discipline personnelle.

Ayant examiné les différentes influences qui s'exercent sur les apprentis, Carrard poursuit : « Le jeune n'accepte pas de devenir simplement un rouage interchangeable, même bien payé, dans un complexe économique impersonnel et incontrôlable dont il subit les exigences de plus en plus lourdes du fait de l'accélération vertigineuse du progrès technologique. Mais il y a un élément sur lequel nous pouvons construire. C'est ce désir extrêmement prononcé qu'ont les jeunes de goûter à tout, de tout essayer, de faire eux-mêmes l'expérience de ce que leur offre la vie. Cela exige un changement radical dans notre manière d'enseigner. Nous ne pouvons plus sim-

plement dicter des connaissances. Il faut poser les problèmes de telle façon que l'élève puisse de lui-même parcourir les étapes qui conduisent à la solution. Nous sommes bien loin de l'époque où l'on répondait facilement aux élèves : « Faites ce qu'on vous dit et ne posez pas trop de questions ! »

Apprendre à vivre avec d'autres, cela signifie pratiquement apprendre à résoudre dans un esprit constructif les difficultés qui apparaissent journalièrement dans nos rapports avec d'autres.

Professeurs sur la sellette

« La question est plus délicate, note Jean Carrard, car dans ce domaine l'exemple des aînés parle plus haut que nos plus belles théories. C'est nous qui sommes avant tout sur la sellette. J'en ai fait l'expérience dans mon industrie, car l'un des directeurs dont dépendait le service d'apprentissage avait une attitude des plus méfiantes à mon égard. Il faisait continuellement des remarques négatives au sujet des apprentis. Une explication sincère, au cours de laquelle j'ai commencé par reconnaître les erreurs commises et par demander à ce directeur son appui et son expérience, a totalement brisé sa méfiance. Dès lors, je crois bien que toutes les propositions que j'ai présentées ont été acceptées par la direction générale, grâce à la confiance qui avait été rétablie entre deux hommes qui devaient travailler ensemble. »

« Les jeunes sont toujours frondeurs, conclut Jean Carrard. Ils veulent savoir où nous voulons les conduire. Ils sont prêts à se donner pour un idéal, mais si nous leur refusons un but de vie valable, ils nous retirent très rapidement leur confiance.

» Plus nous leur donnerons l'occasion de prendre des responsabilités et de faire leurs expériences, plus la confiance entre jeunes et adultes pourra s'établir. A nous de créer les conditions afin que les expériences que les jeunes doivent faire soient constructives. »

■ MM. Carrard et Frischknecht figurent parmi les animateurs de la conférence qui aura lieu à Caux du 4 au 7 avril prochain, sur le thème : « De nouveaux objectifs pour le monde du travail ».

Avec leurs collègues français et allemands qui ont pris l'initiative de ces journées, ils veulent franchir les étapes nécessaires pour mettre l'économie au service de l'homme. « Depuis quelques années, écrivent-ils, l'économie européenne est en difficulté et bute sur ses divisions internes et les problèmes de la mutation. Les spécialistes de l'économie et les politiciens proposent des solutions, telles la cogestion, l'association, la participation, attachantes mais souvent loin de déboucher sur le concret. Peut-on trouver l'élément manquant, le secret qui transformera ces espérances en réalité ? »

Le programme détaillé de ces journées peut être demandé à notre rédaction.

Quelques pensées directrices

« Il est de toute nécessité que le mouvement du travail tout entier repense à ses buts. Le monde dans lequel nous vivons est devenu un et indivisible. Le temps est révolu où l'on discutait des problèmes des autres. Dans le monde moderne, tous les problèmes sont les nôtres et nous devons prendre la responsabilité commune de les résoudre. »

TAGE ERLANDER,
premier ministre de Suède.

On se souviendra de notre époque non pas tant à cause de ses crises terrifiantes ou de ses inventions étonnantes, mais parce que notre génération est la première depuis le commencement de l'Histoire qui ait osé croire à la possibilité pratique de mettre les bienfaits de la civilisation à portée de toute l'humanité.

ARNOLD TOYNBEE.

Les véritables réactionnaires de notre temps sont ceux qui, à l'âge atomique, prétendent vouloir reconstruire la société aux dépens d'une autre classe, d'une autre race ou d'une autre nation.

PETER HOWARD.

Celui qui veut vraiment diriger son pays doit apprendre comment inclure et unir la gauche et la droite dans un grand but commun. Il se pourrait qu'aujourd'hui nous ayons un monde séparé par de fausses frontières et que la vraie division ne soit pas entre capitalisme et communisme, mais entre ceux qui veulent détruire et ceux qui veulent construire ; entre ceux qui sont responsables et ceux qui ne le sont pas.

WILLIAM JAEGER,
syndicaliste britannique.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

1824 Caux

Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France F 20.—

Prix spécial pour étudiants :

Suisse : Fr. 9.—

France : F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Le général finlandais Martola

commandant en chef des troupes des Nations Unies à Chypre

POUR maintenir la paix entre les deux communautés grecque et turque de Chypre, les Nations Unies ont choisi un homme d'expérience. Peut-être rendues plus sages par l'expérience désastreuse du Congo où la désignation du commandant en chef relevait davantage des concessions politiques à certains groupes de pression que de la compétence des hommes, elles ont nommé cette fois-ci un militaire qui a fait ses preuves tant sur le champ de bataille que dans le domaine de la diplomatie.

De passage à Genève la semaine dernière pour une conférence au Comité international de la Croix-Rouge, nous avons eu la chance de nous entretenir avec le général Martola. Petit de taille, mais distingué d'allure, l'œil vif, faisant preuve de culture autant que de courtoisie, le général est venu à Genève pour la première fois en 1926, lors d'une conférence de la Société des Nations. C'est avec émotion qu'il nous rappelle les paroles éloquentes d'Aristide Briand : « Arrière les armes, arrière les mitrailleuses » devant les hommes d'Etat sincères, mais pleins d'illusions, de cette époque où « on y croyait ».

Puis le général Martola s'est battu avec le courage des héros lors de la guerre russo-finlandaise de l'hiver 1939-1940. « Nous avons sauvé l'essentiel sur le plan militaire, me dit-il ; même si, après, nous avons été obligés de nous incliner peu à peu sur les plans politique et économique, nous sommes restés libres. »

Depuis bientôt trois années, le général commande le contingent des Nations Unies à Chypre, poste auquel il a succédé au général indien Thimmaya, décédé. Dans ses troupes, dont il parle avec fierté, se trouvent des soldats venus de huit pays : Autriche, Australie, Grande-Bretagne, Canada, Danemark, Finlande, Suède, Irlande. En tout trois mille hommes qui ont fait preuve d'un remarquable esprit de corps, suffisamment homogènes par leur culture, leur origine et leurs religions pour éviter les tragiques déboires qui affligent les « casques bleus » dans d'autres régions du globe.

Le général Martola est confiant dans l'avenir de Chypre. Il nous décrit comment les



Photo Nations Unies

Le général Martola en conversation avec l'archevêque Makarios, peu après sa nomination comme commandant des troupes des Nations Unies à Chypre.

Turcs qui avaient fui lors du choc sanglant de décembre 1963 reviennent dans les villages où ils avaient leur demeure, et où les deux communautés ont vécu côte à côte pendant des siècles. Le vrai problème, pour le général, est au niveau des dirigeants. Il s'agit, nous confie-t-il, de guérir les amertumes, les rivalités, les ambitions, les jeux politiques. Il est cependant confiant dans l'avenir des discussions entre MM. Denktash et Cléridès, représentant les Turcs et les Grecs de l'île, qui doivent suivre la voie courageuse de la réconciliation. Il est probable que les troupes de l'ONU devront rester un peu plus longtemps que ne le prévoient les décisions prises à New York. Cela dépend du Conseil de sécurité. « Quoi qu'il en soit, si nous parvenons à aider les Chypriotes orthodoxes et musulmans à vivre en bonne harmonie, affirme le général, ce pourrait être un exemple bien utile pour le Proche-Orient où les antagonismes et le fanatisme de deux religions, poussés à l'extrême, risquent d'entraîner le monde à la catastrophe. »

P.-E. D.

Anxiété sur l'avenir du Pakistan

Une révolution politique sans précédent est en train de secouer le Pakistan. Le maréchal Ayub Khan ayant décidé de se retirer de la vie publique, on s'interroge avec anxiété sur la personnalité de son successeur. A La Nouvelle-Delhi, on est inquiet, car les esprits réfléchis savent bien qu'une période de paix et de coopération entre les deux pays est essentielle pour leur permettre à tous les deux de se développer. Or, si l'adversaire principal du maréchal, l'ancien ministre des affaires étrangères Zulfikar Ali Bhutto, parvenait à la présidence, on pourrait craindre le pire.

Ce dernier est en effet poussé par des éléments pro-Pékin qui ne verraient pas d'un mauvais œil une sécession de la région Est du Pakistan (50 millions d'habitants) ainsi qu'une « libération » du Cachemire, sujets sur lesquels M. Bhutto appuie sa campagne électorale.

Un pays coupé par la géographie

L'opposition entre le Pakistan de l'Est et celui de l'Ouest ne date pas d'aujourd'hui. Dès l'indépendance, ou plutôt dès la dramatique « partition » de l'Inde britannique, les habitants du Bengale oriental se sont sentis brimés par rapport à leurs corrégionnaires et compatriotes de l'Ouest. Un seul lien leur permettait de relier fortement les deux parties du pays séparées par trois mille kilomètres de territoire indien : la religion islamique. Que la ferveur religieuse diminue, et l'on assistera immanquablement à la division du Pakistan en deux Etats. C'est si vrai que le prochain président pakistanais sera obligé de réviser la Constitution pour accorder une autonomie plus grande à la région Est, sinon celle-ci tombera entre les mains d'éléments encore plus extrémistes, contre lesquels le maréchal Ayub Khan s'est trouvé désarmé. M. Bhutto accepterait-il de voir son pays amputé ? S'il ne veut pas être « débordé sur sa gauche » par des leaders encore plus extrémistes que lui, il devra marchander leur appui à sa candidature. Dès lors, la solidité du Pakistan apparaît bien compromise.

Quand il était ministre des affaires étrangères, M. Bhutto avait adopté une ligne « dure » vis-à-vis de l'Inde, voire agressive. Il était opposé à l'accord signé à Tashkent entre l'Inde et le Pakistan, mettant fin à la guerre qui dressa l'un contre l'autre pendant quelques semaines deux frères devenus ennemis.

Mais on souligne à La Nouvelle-Delhi que si M. Bhutto venait au pouvoir, il serait obligé de composer et de renoncer, au moins en apparence, à ses ambitions nationalistes, car les grandes puissances useront de toute leur influence pour éviter un regain de tension dans la péninsule indienne.

(D'après Himmat.)

Nos enfants et nous (suite)

Alors qu'elle avait trois ans, elle jouait un jour avec son grand-père et, le jeu ne tournant pas à son avantage, elle lui donna une tape. Il lui dit : « Tu ferais bien de ne pas recommencer, sinon je t'en rendrai une avec ma grosse main et où est-ce que cela te mènera ? » Instantanément, elle répondit : « A pleurer dans ma chambre. »

Peut-être n'êtes-vous pas d'accord avec les décisions que ces parents ont prises et rien ne vous y oblige. Mais l'important pour les parents, ou les adultes qui entourent les enfants, c'est de fixer d'un commun accord un ou deux points sur lesquels on restera ferme quoi qu'il arrive. C'est étonnant de voir combien l'enfant y trouve de sécurité et combien d'autres problèmes disparaissent du même coup ! Un enfant ne veut pas un monde de laisser-aller, où tout est permis. Il s'y sent perdu et malheureux. Il veut un mur stable sur lequel s'appuyer, qui délimite son monde, lui laissant un vaste champ libre mais indiquant exactement jusqu'où il peut aller.

Si nous laissons nos enfants prendre n'importe quoi dans la maison et s'en servir pour s'amuser, grimper sur les meubles, faire traîner leurs jouets, laisser la nourriture qu'ils n'aiment pas, interrompre nos conversations, pleurnicher et être insolents, nous ouvrons la porte à la licence dans leur vie : licence de prendre ce qu'ils veulent — que cela leur appartienne ou non —, de laisser du désordre derrière eux, de faire les difficiles, d'user de n'importe quel moyen pour arriver à leurs fins. Nous les préparons à vivre plus tard dans le crime, la drogue, le laisser-aller sexuel. Si nous ne disons pas *non* aux enfants quand il le faut, ils n'apprendront jamais à se dire *non* à eux-mêmes. Et alors pourquoi obéiraient-ils plus tard au *non* du feu rouge aux croisements dangereux ?

Tu mangeras ta soupe!

Dans les premiers mois de la vie d'un enfant, ses seuls besoins sont de manger, de dormir et d'être maintenu propre. Si on l'y aide avec régularité, selon des habitudes établies, sa foi dans les gens grandit et il se développe dans la sécurité et la stabilité. Un point essentiel dans la construction de la foi d'un enfant, c'est la cohérence et la persévérance. Si un adulte fait une menace ou une promesse, il est essentiel qu'il l'accomplisse. Un enfant qui vit dans une atmosphère de promesses non tenues ou de menaces jamais exécutées devient très vite cynique. Des parents qui finissent par céder devant les larmes et les réclamations ou qui disent non un jour et oui le lendemain, détruisent la foi de leurs enfants.

La question apparemment simple d'apprendre à un enfant à manger ce qu'on lui donne est des plus importantes car c'est par là qu'il commence à tenter d'imposer sa volonté. Je me souviens d'une mère qui vint me voir au moment de mettre à l'école son fils de cinq ans. « En ce qui concerne sa nourriture, dit-elle, je ne l'ai jamais forcé. Il est si délicat. » Alors je demandai : « Que mange-

t-il donc ? » — « Je lui offre un peu de soupe et il aime le poulet. Alors je lui donne toujours de la soupe et du poulet. » Je dus lui dire qu'il n'aurait pas toujours de la soupe et du poulet à l'école et qu'il devrait manger un peu de tout ce qu'on lui offrirait, comme les autres garçons. Lorsque son fils arriva, c'était un paquet de nerfs, plein de peurs et de volonté propre. Il affirmait sa volonté en refusant de manger ce qu'il ne voulait pas, de rencontrer d'autres enfants ou d'aller au lit quand on le lui disait. Il n'en faisait qu'à sa tête. Aussi eut-il à surmonter beaucoup d'obstacles à l'école, qu'on aurait pu lui éviter. Ce fut une période très dure pour lui, car sa mère ne l'avait pas préparé à une vie normale.

Un autre petit garçon de ma connaissance ne mangeait que ce qui lui plaisait. Un jour, sa mère l'emmena goûter chez des amis. Il y avait toutes sortes de bonnes choses, mais l'enfant, les ayant regardées, réclama de la pâte d'anchois ! Sa mère ne disant rien, l'hôtesse suggéra gentiment : « Il n'y a pas d'anchois sur la table aujourd'hui, prends de la confiture ou du miel. » Le garçon refusa impoliment et exigea de la pâte d'anchois. De nouveau, la mère ne fut d'aucune aide, mais l'hôtesse tint bon. Alors l'enfant se mit à trépigner, hurler et donner des coups de pied et malheureusement l'hôtesse finit par céder. N'étant pas soutenue par la mère, elle se trouvait dans une situation difficile. Cet incident démontrait les hésitations et le manque de fermeté de la mère envers son fils. Ce garçon, maintenant adulte, est entre les mains d'un psychiatre.

Avec les jeunes enfants, il faut une stratégie menant à la victoire. S'il y a une défaite dans leur vie, qu'il s'agisse d'un aliment qui ne leur plaît pas, d'une personne qu'ils n'aiment pas, d'une peur, de quelque impureté ou désordre, faites tout pour les aider à remporter la victoire. Cela aide tellement un enfant de sentir que vous êtes de son côté, contre la chose dont il n'arrive pas à triompher !

Le caractère est plus important que les connaissances

Je me souviens d'une fillette de neuf ans qui n'était pas brillante élève et dont le travail était sale et désordonné. Elle vivait avec un sentiment constant de défaite en face de la vie en général. Elle devait se présenter à l'examen d'entrée d'un grand collège l'année suivante et il paraissait impossible qu'elle y parvienne. En fait, elle avait besoin d'apprendre à mettre du soin et de l'ordre dans tout ce qu'elle faisait. Nous décidâmes donc, professeurs et parents ensemble, de nous concentrer sur ce point plutôt que de la bourrer de connaissances. A la fin de l'année, un changement remarquable s'était opéré en elle, se traduisant dans son travail, son aspect extérieur et son caractère. Elle réussit l'examen et sa nouvelle directrice m'écrivait : « J'ai été impressionnée par l'ordre et la belle écriture de sa copie. »

La fin de l'article de M^{lle} John paraîtra dans notre prochain numéro.



BRANDT

BULLE
tél. (029) 2 77 30

FERRONNERIE

SERRURERIE

CONSTRUCTION
METALLIQUE

DEVIS PROJETS
sans engagement

Un de vos produits **Just** est-il épuisé ?
Téléphonez au dépôt **Just**
Lausanne
021-28 07 69
Livraison rapide à domicile



Votre fournisseur
de
fenêtres normalisées

FABRIQUE DE FENÊTRES SA

6110 WOLHUSEN

Tél. (041) 87 12 29

Stocks importants

Faire face à la désintégration

QUAND on parle de la faim dans le monde, on pense immédiatement à l'Inde. Quand on mentionne la non-violence, on pense également à l'Inde. Mais quand on parle de démocratie, à quel pays pense-t-on ? Pas nécessairement à l'Inde. C'est pourtant ce dont les Indiens sont le plus fiers, d'être le plus grand pays démocratique du monde.

La démocratie indienne, cependant, connaît bien des déboires. Comme chez nous, en Europe, elle traverse des périodes de bagarres de rue. Il y a eu cinquante morts à Bombay récemment, tombés sous les balles de la police ; tel est le triste bilan des émeutes provoquées par des autochtones qui se révoltaient contre l'afflux des « immigrants » d'autres États. Mais la démocratie indienne traverse aussi en ce moment une des crises les plus graves qu'elle ait connues depuis l'indépendance : la corrosion lente, mais continue, du pouvoir du gouvernement central de La Nouvelle-Delhi.

Le Parti du Congrès, hérité de Gandhi, vient de perdre le contrôle de trois nouveaux États, dont le principal, le Bengale occidental, a passé en mains communistes ; ceux-ci ont obtenu 212 sièges sur 280 à l'Assemblée législative. Le Bihar et le Pendjab sont également perdus pour le Parti du Congrès. La venue au pouvoir de partis adverses s'accompagne de revendications d'autonomie plus large, en matière de finances, de planification économique, etc. Le pays va-t-il se fragmenter ?

Aussi les dirigeants du Parti du Congrès sont-ils en train de faire leurs comptes. Leur bilan est négatif. A ceux qui sont mécontents de la façon dont elle dirige les affaires nationales, M^{me} Gandhi rétorque en agitant la menace de la dissolution du Parlement, car elle



A la conférence de Panchgani, M. Robert Carmichael, ancien président de l'industrie européenne du jute, parle des responsabilités de l'industrie dans le monde actuel. Le jute représente pour le Pakistan 60 % des rentrées totales de devises, et pour l'Inde, 40 % des rentrées en dollars.

sait bien qu'aucun député du Congrès n'oserait se présenter devant les électeurs actuellement, deux ans avant la fin de la législature.

Pour endiguer les forces séparatistes et communistes, le Parti du Congrès sera obligé de partager le pouvoir qu'il détient depuis si longtemps. « Mais il faudra pour cela, souligne le correspondant de l'hebdomadaire anglais *Economist*, qu'il traite les autres partis en partenaires et non en vassaux. » On verra ainsi naître une vaste coalition nationale, entre les militants du Congrès et les animateurs des partis régionaux. Telle est, politiquement, la seule parade à la désagrégation du pouvoir central, et qui est actuellement prise en considération à La Nouvelle-Delhi.

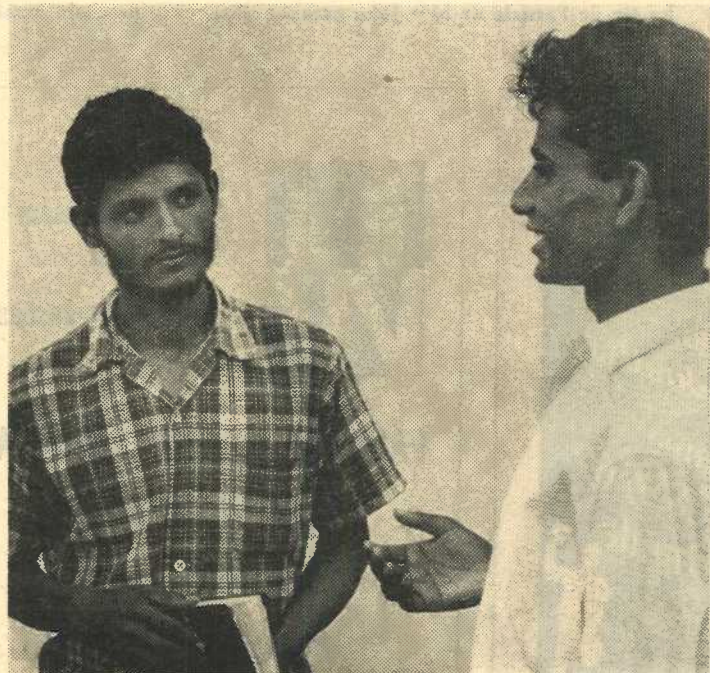
Mais, pour survivre à lui-même, il faudra

au Parti du Congrès d'autres hommes que ceux qui ont été incapables de voir la réalité en face et qui prédisaient d'éclatantes victoires au Bengale et ailleurs récemment. Au pays de Gandhi, il faudra redécouvrir que non-violence signifie avant tout force morale. C'était le secret de l'autorité du Mahatma sur les foules. Pourquoi ne le redécouvrirait-on pas aujourd'hui ?

Ainsi l'action menée par Rajmohan Gandhi et ses collègues dans les régions séparatistes du nord-est, « pour qu'elles prennent leur pleine responsabilité pour l'avenir de l'Union indienne », prend toute sa signification. M. Chalihah, premier ministre de l'Assam, lui a répondu en disant : « J'ai confiance que l'Assam acceptera ce défi. Il peut aider au monde à trouver l'unité. »

P.-E. D.

Les plus défavorisés passent à l'avant-garde



Ranjit Singh (à droite) a 20 ans. Il habite une maison de deux pièces avec son père, sa mère et onze autres membres de la famille. Il travaille pendant la journée et étudie le soir.

Ranjit fait partie de la caste des Harijans, autrefois connus sous le nom d'intouchables, qui forment 20 % de la population de l'Inde.

En janvier 1968, avec quelques autres habitants d'un quartier harijan de La Nouvelle-Delhi, il est venu à Panchgani. Là, il a trouvé un but pour sa vie et a décidé de cesser de voler et de mentir. Rentré chez lui, il s'est mis à changer ses camarades.

Babulal (à gauche) est l'un des amis de Ranjit. Il est courrier dans un bureau. Ranjit lui a appris à écouter la voix intérieure. « Dieu m'a demandé d'aller faire la paix avec quatre types que je voulais liquider, explique Babulal. Nous avions une rogne. Je croyais qu'ils voulaient me tuer et je voulais prendre les devants. » D'ennemis, ils sont devenus des amis.

Babulal a organisé une école du soir pour deux cents enfants du quartier. Plusieurs d'entre eux sont les premiers dans leur famille à aller à l'école. Babulal leur enseigne à écouter la voix intérieure et à faire la différence entre le bien et le mal. « Il faut poser des fondements solides, dit-il. C'est ainsi que l'avenir du pays sera assuré. »

L'histoire de Ranjit, de Babulal et de leurs amis est racontée dans *Cheval au Galop*, un court métrage qui vient d'être doublé en français. C'est un premier documentaire sur les répercussions du centre de Panchgani dans divers secteurs de la vie indienne.